un tirage à part de ses *Recherches sur l'action physiologique du sérum d'Anguille*, publiées dans les *Archives internationales de pharmacodynamie* (1898).

COMMUNICATIONS.

Les peintures de Michel Garnier au Muséum d'histoire naturelle,

par M. E. T. Hamy.

I

Je découvrais un certain dimanche de juillet 1876, empilés dans un coin d'une salle de l'Hôtel des Ventes, trente-sept panneaux représentant des fruits exotiques. Ces peintures ressemblaient si complètement à celles que possédait déjà la galerie de botanique de notre Muséum, que je ne doutai pas un seul instant de l'origine commune des deux collections ainsi rapprochées dans mon esprit. Je prévins M. Bureau et le lendemain on nous adjugait le lot tout entier sur une mise à prix de 100 francs[1]. Transportés au Jardin des Plantes, les tableaux que nous venions d'acquérir à si bon compte se trouvèrent, en effet, appartenir, comme je l'avais prévu, à une collection acquise un quart de siècle plus tôt par Adolphe Brongniart[2].

Certains numéros, conservés dans un angle des panneaux de la série nouvelle, venaient s'intercaler parmi ceux qu'on pouvait encore lire sur les

[1] Elles ont donc coûté, avec les frais, un peu moins de 3 francs la pièce.

[2] Cette première série, composée de 90 pièces, dont 50 avec cadres et 40 sans cadres, avait été acquise à la fin de décembre 1851, pour la somme de 300 francs, à un brocanteur de la place du Carrousel, qui les avait échangées, à ce qu'il assurait, à un officier de marine contre une panoplie d'armes anciennes. M. Poisson avait été chargé par le professeur d'aller examiner la collection, et il a conservé de cette petite mission le souvenir le plus précis.

Je lui dois aussi les notes qui suivent sur le sort qui fut fait à cette première collection après son achat. «Les meilleurs tableaux, dit M. Poisson, ceux qui étaient achevés, car il y en avait beaucoup à l'état d'études, furent destinés, sur les instructions de M. Brongniart, à la galerie publique de botanique où ils sont actuellement, et les autres furent placés au-dessus des armoires latérales et dans la galerie des herbiers. On fit redorer les cadres qui avaient besoin de cette réparation, et les toiles privées de cadres en reçurent de bois peint en noir... Ces œuvres ont l'inconvénient d'être peintes sur papier collé sur toile, aussi plusieurs se sont-elles un peu éraillées.....»

étiquettes de la série ancienne, et nous demeurâmes persuadés que s'il restait de graves lacunes dans l'ensemble, nous avions du moins sauvé de la destruction la meilleure partie d'une œuvre fort importante pour l'iconographie botanique.

Malheureusement, cette œuvre était *anonyme;* on ne retrouve sur aucun des 127 tableaux ainsi réunis au Jardin des Plantes aucune signature, pas même une initiale. Le choix des sujets fait pourtant penser aux îles africaines, mais les enquêtes instituées par nos botanistes à Bourbon, à Maurice, au Cap ne leur ont laissé rien découvrir[1], et chacun commençait à craindre que l'histoire d'une entreprise aussi honorable pour la science et pour l'art fût à jamais perdu, lorsqu'un petit livret découvert dans d'anciens papiers de l'administration du Muséum est venu donner enfin la solution de l'énigme.

J'ai trouvé en effet, parmi les pièces justificatives du procès-verbal de l'assemblée des professeurs du 6 septembre 1815, une brochure de seize pages, sans nom d'imprimeur et sans localité, où se lit ce titre interminable :

Catalogue d'une collection de plus de deux cents fruits de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, acclimatés aux îles de France et de Bourbon; peints de grandeur naturelle sur les lieux, par groupes, avec leurs feuilles, telles qu'elles se trouvent sur l'arbre, et un de chaque fruit coupé, pour en faire connaître l'intérieur : le tout peint à l'huile sur cent quarante tableaux de vingt pouces sur seize, sans le cadre; plus quarante-sept dessins, tant arbres, fleurs et intérieurs desdits fruits, exécutés par M. Garnier, *peintre et dessinateur, désigné par ordre du Gouvernement français en l'an 1800, dans l'expédition de long cours commandée par le capitaine Baudin.*

Ma première pensée, en lisant ce long préambule, se reporte vers les peintures que j'ai contribué à faire entrer vingt-deux ans plus tôt au Muséum. J'ai ici les dimensions des tableaux de Garnier; le catalogue qui suit le titre reproduit les étiquettes et les numéros d'ordre que le peintre leur a donnés. Je cours à la galerie de botanique: les mesures, les titres, les numéros correspondent rigoureusement. C'est bien la collection Garnier, disparue à la

[1] M. Bureau, frappé de la ressemblance entre certaines de ces peintures et plusieurs fruits modelés par Robillard d'Argentelle, a supposé un instant que les deux séries avaient une commune origine. Or les fruits modelés font partie du *Carporama* donné en 1887, au Muséum, par MM. d'Iray et M. et M^me^ de Bras de Fer, arrière-petits-neveux et nièce de Robillard d'Argentelle. Comme ils ont été exécutés à l'Île de France de 1802 à 1806, c'est-à-dire à la même époque où les tableaux ont été peints dans cette même île, ainsi qu'on le verra plus loin, rien n'empêche de supposer que les artistes auteurs des deux collections ont parfois travaillé ensemble.

mort du pauvre artiste, que nous avons en partie retrouvée, et qui va reprendre, grâce à cette rencontre inespérée, toute sa valeur historique.

Une copie du catalogue est remise à M. Bureau, qui va faire la revision de tous les tableaux qu'il possède, pendant que je rechercherai les documents relatifs à Garnier, à sa vie et à son œuvre.

II

Le premier de ces documents qui ait été retrouvé, c'est l'acte de baptême du peintre.

Les livrets des *Salons*, auxquels il a pris part jadis, apprennent qu'il est né à Saint-Cloud, et dans une pétition datée de 1812, dont je reparlerai plus loin, il se dit âgé de 60 ans. L'acte qui le concerne a donc été rédigé à Saint-Cloud vers 1752 ou 1753, et on lit en effet, au *Registre des baptêmes et mariages* de cette paroisse pour 1753, la pièce que voici [1] :

Michel, fils de Michel Garnier, frotteur du château de Saint-Cloud, et d'Elizabeth Hubert, ses père et mère, de cette paroisse, né de leur légitime mariage le vingt et un janvier mil sept cent cinquante-trois, a été baptisé par nous curé le même jour desdits mois et an. Le parain a été M. Jean-Baptiste Le Blanc, valet de chambre de Mgr le duc d'Orléans, la marraine a été Marie-Catherine Courtois, veuve de François Carron, officier de Madame la Duchesse du Maine, demeurant à Paris, rue Varenne, paroisse Saint-Sulpice, lesquels ont signé.

Michel Garnier, Jean-Baptiste Le Blanc, veuve Carron.
Messier, curé.

On ne sait rien des débuts artistiques de Michel Garnier; on ignore, en particulier, de la manière la plus complète comment le fils du frotteur du château de Saint-Cloud devint élève du peintre de genre J.-B. Marie Pierre. Il a près de quarante ans quand il se décide à envoyer au salon de 1793 deux tableaux : *L'Attente de l'amant* et *La bonne mère, sujet tiré des Contes de Marmontel* [2], qui reçoivent un assez bon accueil de la critique [3].

On trouve de nouveau son nom dans les livrets des années suivantes; il continue à exposer des tableaux de genre : *Femme donnant une lettre; Mère*

(1) *Greffe du tribunal de Versailles. Reg. des Bapt. et Mariages de Saint-Cloud*, 1753. — Je dois la copie de cette pièce à l'obligeante intervention de M. Couard, archiviste de Seine-et-Oise.

(2) *Livret du Salon de 1793*, nos 19 et 43. — Ces deux tableaux, aujourd'hui disparus comme presque tous ceux dont il sera question plus loin, mesuraient 22 pouces de large sur 27 de haut.

(3) Cf. *Explication par ordre des numéros et jugement motivé des ouvrages de Peinture*. Paris [1793] (*Anonyme*).

couronnant son enfant; Un déjeuner d'œufs frais; Le saut par la fenêtre; Le mot à l'oreille; Les lettres découvertes; Le coup de vent, etc.[1]

Et la notoriété qu'il acquit ainsi peu à peu, lui permet d'obtenir sa nomination comme l'un des peintres de l'expédition qui s'organise pour explorer les Terres australes sous le commandement de Baudin[2].

Il embarque à bord du *Naturaliste*, à titre de *peintre de genre* en même temps que Milbert et Le Brun prennent place sur le *Géographe*, l'un comme *peintre de paysage*, l'autre comme *dessinateur architecte* (19 octobre 1800).

Mais les pauvres artistes, qui ne sont nullement préparés à subir les fatigues d'un pareil voyage, tombent bientôt tous trois malades, et il faut les abandonner à l'Île de France (25 août 1801). Michel Garnier, qui n'a pas moins de 48 ans, a été particulièrement éprouvé par la traversée; il se remet lentement et cherche à «*trouver dans ses talents*, comme il l'écrit lui-même, *des moyens d'existence*». Parmi les travaux auxquels il s'est livré, continue-t-il, «il a cru pouvoir rendre un service à l'histoire naturelle en peignant dans leur grandeur tous les fruits de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique acclimatés ou existant dans la colonie»[3].

L'Île de France nourrissait en effet, dès cette époque, un surprenant assemblage de végétaux des provenances les plus diverses. Pour en prendre une idée juste, écrivait Péron, «il faut aller visiter le jardin du Gouvernement dans la plaine des Pamplemousses; c'est là que le respectable M. Céré a su naturaliser, depuis trente ans, un nombre prodigieux d'arbres et d'arbustes arrachés, les uns aux plages ardentes de l'Afrique, les autres aux rivages humides de Madagascar; ceux-ci sont venus de la Chine ou du Pégu, ceux-là sont originaires des rives de l'Inde et du Gange; plusieurs naquirent au sommet des Gâttes, quelques autres vécurent dans les riches vallées du Cachemire; la plupart des îles du Grand Archipel d'Asie, Java, Sumatra, Ceylan, Bouro, les Moluques, les Philippines, Taïti même, ont été mises à contribution pour la richesse et l'ornement de ce jardin : les Canaries, les Açores lui ont offert de nombreux tributs; les vergers, les bosquets de l'Europe, les forêts de l'Amérique ont été dépouillés pour lui; on y retrouve plusieurs productions de l'Arabie, de la Perse, du Brésil, de la côte de Guinée, de la Cafrerie, et nous avons nous-même déposé dans son sein de nombreux échantillons des végétaux singuliers des forêts australes. C'est là qu'en errant, au milieu d'allées profondes et silencieuses, on peut voir confondus tous ensemble ces hôtes précieux, étonnés de se trouver sur le même sol; avec quelle douce émotion je contemplais cet

(1) Voir la série des *Livrets* jusqu'à 1799.

(2) Il se serait décidé à partir, suivant ce que rapporte un de ses amis, le peintre Coupin Delacouprie, «pour apporter une distraction puissante à des chagrins amers». (*Lettre à Mirbel*, 24 février 1819. Arch. du Mus. 1819, carton n° 1.)

(3) Pétition «à Son Excellence Monseigneur le Comte de Montalivet, Ministre de l'Intérieur», juillet 1812. (Arch. du Mus. 1812, carton n° 2.)

arbre de *Teck*, ce géant des forêts équinoxiales, et dont on fait dans l'Inde des vaisseaux presque incorruptibles; cet *Arbre à pain*, dont le fruit savoureux nourrit toutes les peuplades du grand Océan équatorial; le *Rafia de Madagascar*, ce palmier précieux, qui fournit un savon délicat et corroborant; le *Muscadier*, qui, ravi naguère par le respectable M. Poivre, doit nous affranchir bientôt du tribut que nous payons encore au monopole hollandais; le *Giroflier*, dont les fruits innombrables et d'une belle couleur rouge produisent un si charmant effet, et qui fournit déjà dans nos îles bien au delà de notre consommation de girofle; le *Badamier* à feuilles larges, d'une verdure aussi douce qu'agréable, et qui porte une petite amande allongée, plus délicate que nos meilleures noisettes; l'*Ébénier*, à qui nous devons ce bois si recherché dans les arts, si précieux par son beau poli, par sa couleur d'un noir éclatant; le *Pamplemoussier*, dont le fruit est une espèce d'orange de la grosseur d'un petit melon et dont l'écorce est susceptible de former d'excellentes confitures; le *Tamarinier*, dont les siliques produisent cette pulpe aigrelette qui nous est un médicament agréable et salutaire; l'*Oranger nain de la Chine*, haut d'un pied seulement, qui porte un fruit gros à peine comme celui du café, et qui, rouge comme lui, se distingne par son parfum agréable de citron; l'*Hymenœa*, arbre charmant, dont les feuilles opposées deux à deux, symbole d'une heureuse union, tendent toujours à se rapprocher; l'*Arequier*, dont la tige élégante se projette dans les airs et produit ces régimes de noix d'arec si recherchées pour l'usage du bétel, et dont elles forment elles-mêmes la base essentielle; le *Carambolier*, dont le fruit à quatre côtes très saillantes contient un suc abondant et légèrement acidulé; le *Jacquier*, voisin de l'arbre à pain, et qui porte, le long de sa tige, d'énormes fruits de la forme d'une citrouille allongée, précieux aliment des esclaves; le *Litchi*, dont l'enveloppe tuberculeuse et coriace recouvre une pulpe agréablement parfumée; le *Mangoustan*, originaire de la Chine, ainsi que le précédent, et dont on s'obstine, dans ces régions, à regarder le fruit comme le meilleur du monde; le *Cafier*, si connu maintenant de notre Europe, et dont les petites baies à deux semences sont recouvertes d'une belle enveloppe écarlate; le *Manguier*, l'analogue de notre poirier, et qui, modifié par la culture, présente, comme lui, de nombreuses variétés; le *Bananier*, dont le nom seul réveille tant de douces idées, tant de souvenirs agréables; le *Cocotier*, si célèbre dans toutes les relations, et d'un si bel effet dans les paysages équatoriaux; le *Palmiste*, qui ne porte qu'une fois en sa vie ce chou précieux qui le termine, et que l'on peut préparer de tant de manières utiles; le *Vélongos de Madagascar*, dont les fruits symétriquement disposés en une grappe immense représentent si bien un énorme buisson d'écrevisses; le *Jambos*, dont les drupes assez semblables à de petites prunes noires offrent, comme elles, une pulpe odorante et sucrée; le *Jam-malac*, dont on forme de si belles charmilles; le *Bambou épineux*, si propre à faire des haies impéné-

tables; le *Baren-tsara*, dont la feuille et les fruits seraient susceptibles de fournir une épice agréable et d'un très bas prix; l'*Avocacier*, dont la chair épaisse et jaunâtre a quelques rapports avec celle de nos poires fondantes, mais qui, beaucoup plus fade qu'elle, a besoin d'être relevée par quelques assaisonnements; le *Goïavier*, qui fournit, au milieu des forêts, un rafraîchissement salutaire; le *Cannelier de la Cochinchine*, dont l'écorce ne le cède guère à celle de Ceylan: le *Baobab* ou *Pain-de-Singe*, ce fameux *Adansonia*, la plus grande et la plus grosse espèce d'arbre connue; le *Vacois*, dont les rejets, sous une forme impudique, descendent le long de la tige pour aller lui fournir des nouvelles racines et dont les feuilles sont employées à tant d'usages utiles: le *Frangipanier*, dont les belles corolles d'albâtre exhalent un parfum si délicat et si suave: le *Cotonnier*, qui nous prête son admirable duvet, après la maturité des graines auxquelles il devait servir de langes; le *Bois de fer*, arbre précieux, qui croît si rapidement, qui s'accommode des lieux les plus stériles, et qui réussirait vraisemblablement si bien dans nos climats méridionaux; l'*Attier*, dont le fruit tuberculeux cache, sous une écorce dure, épaisse et coriace, une pulpe savoureuse et délicate, comparée, par tant de voyageurs, à de la crème sucrée; le *Rosier de la Chine*, qui, croissant naturellement au milieu des forêts, marie partout ses fleurs avec celles du *Jasmin* odorant et de la belle *Pervenche de Madagascar;* le *Papaïer*, dont le suc laiteux et caustique est employé comme un excellent vernissage, et dont le fruit est recherché sur les meilleures tables; le *Ravinal* ou *Arbre du Voyageur*, ainsi nommé de la propriété singulière qu'il a de fournir une grande quantité de très bonne eau douce, lorsqu'on le perce à la base des feuilles; le *Jam-rosa*, qui porte des fruits de la plus belle couleur rose, et dont on obtient, par la fermentation et la distillation, un alcool si délicieusement parfumé: le *Cassier*, qui fournit à la médecine l'un de ses purgatifs les plus simples et les plus doux; le *Dattier*, le *Carroubier*, le *Myrobolan*, l'*Arbre de ben*, l'*Arbre à vernis*, l'*Arbre encens*, le *Bois de lait*, l'*Arbre de Cithère*, le *Latanier*, la *Roussaille*, l'*Arbre à suif*, l'*Arbre à thé*, le *Café d'Eden*, le *Cirier de la Cochinchine*, le *Savonnier*, le *Cubèbe*, le *Lilipé*, le *Longane de la Chine*, le *Ouattier*, le *Vancassaie*, le *Cacaoïer*, le *Roucouïer*, le *Chèrembellier*, le *Bibassier*, le *Velontier*, etc., etc.; mais telle est la profusion des végétaux utiles que l'industrie de l'homme et son heureuse activité ont su réunir sur un aussi petit théâtre, qu'il faudrait outrepasser de beaucoup les bornes naturelles de ce chapitre pour en continuer l'énumération: et lorsqu'on vient à penser que cette multiplication prodigieuse de végétaux intéressants est le résultat d'un petit nombre d'années d'expériences et de travaux, le fruit honorable d'un petit nombre d'hommes, on se sent pénétré de reconnaissance pour les auteurs de tant de bienfaits, à la tête desquels se présentent La Bourdonnais, l'immortel Poivre, Hubert et Céré, Commerson, Du Petit-Thouars et Martin... [1] ».

[1] *Voyages de découvertes aux Terres Australes... sur les corvettes le* Géographe,

III

Ces merveilles végétales de l'Île de France, dont la contemplation surexcitait ainsi le lyrisme de François Péron, avaient aussi exercé leurs séductions sur le peintre Michel Garnier, et tout en s'efforçant de se procurer à l'aide de son art les moyens de rester en France, le pauvre exilé s'attachait à reproduire, entre une leçon de dessin et une séance de portrait[1], les fruits ou les graines des végétaux dont on vient de parcourir les noms et de bien d'autres encore que n'a point cités l'historien du *Voyage aux Terres Australes.*

Pendant cinq ans, il entretient à grands frais des noirs qui épient sur divers points de la colonie la maturité des fruits et les rapportent à leur maître «quelquefois de plus de douze lieues». Et Garnier, «sous un ciel où la moindre application est un supplice», est obligé de travailler sans relâche «pour ne point laisser échapper ce point précis de la maturité»[2].

L'heure vient enfin où, après une longue attente, le laborieux artiste peut songer au retour. La frégate la *Canonnière* rentrait en France; il fut autorisé à embarquer comme passager, avec la petite fortune qu'il avait acquise[3] et qu'il eut l'imprudence de *mettre pour les deux tiers en denrées coloniales.*

La frégate fut prise par l'Anglais et il ne fut permis à l'infortuné voyageur d'emporter qu'une malle, qu'il vida des effets qu'elle contenait pour sauver ses beaux fruits peints qu'il mit en place[4].

Grâce à ce subterfuge, il avait pu sauver une collection «unique en son genre», et qu'il avait souvent refusé de vendre à des étrangers, «mettant son amour-propre à la rapporter dans sa patrie»[5].

Sa première pensée, en arrivant à Paris[6], est «d'en faire hommage à S. M. l'Empereur et Roi, Protecteur des Arts et constamment occupé de ce qui peut accroître la splendeur et la gloire de son Empire.» Mais ainsi qu'il l'explique en son style incorrect et diffus, «par l'événement qui l'a dépouillé d'une fortune médiocre, quoique acquise par de longs tra-

le Naturaliste, *et la goélette le* Casuarina, *pendant les années* 1800...1804... rédigé par M. F. Péron. (Paris, Impr. imp. 1807, t. I, 57-61.)

(1) «La richesse des colons, dit Coupin Delacouprie, lui avait donné le moyen de faire une quantité prodigieuse de portraits.» (*Lettre citée.*)

(2) Coupin Delacouperie, *lettre citée.*

(3) Elle s'élevait à près de deux cent mille francs. (Coupin Delacouprie, *lettre citée.*)

(4) Tous ses autres bagages, y compris cinq caisses d'objets d'histoire naturelle «*qu'il s'était plu à recueillir*», restèrent aux mains du vainqueur.

(5) J'emprunte tous ces détails à la pétition déjà citée, et dont il va être question un peu plus bas.

(6) Il descend n° 9, place des Petits-Pères, où il est encore en 1815.

vaux, âgé de 60 ans, toujours malade et n'étant plus en état d'en entreprendre d'autres, cette collection est devenue la principale partie de son avoir».

Elle se compose alors «de 200 et quelques fruits peints à l'huile, sur 140 tableaux de 22 pouces sur 17, et il en sollicite instamment l'achat du Ministre de l'intérieur».

La lettre de Garnier, apostillée par le sénateur comte du Puy, parvient à Montalivet dans les premiers jours de juillet 1812 et, le 28 de ce mois, elle est envoyée par le Ministre aux Administrateurs du Muséum qui sont priés d'examiner «si cette collection présente assez d'intérêt» pour être acquise par l'établissement[1]. On nomme des commissaires; ils déclarent que la collection est d'une grande valeur «tant du côté de l'art que de celui de la représentation des fruits peints de grandeur naturelle», qu'elle devrait être acquise «pour être placée dans une administration publique», mais que le prix *paraît devoir être considérable*[2], et que le crédit du Muséum est trop faible «pour qu'on puisse en distraire les fonds nécessaires à cette acquisition»[3].

Cependant les événements s'aggravent, les désastres s'accumulent, et Garnier se voit contraint d'attendre des temps meilleurs. Le gouvernement nouveau qui s'établit trois ans plus tard ne se montre pas d'abord favorable aux propositions de l'artiste. Celui-ci, qui a perdu sa première confiance dans l'Administration, imprime le catalogue qu'il a préparé pour le Salon de 1814[4] et l'adresse, sans aucun succès d'ailleurs, à MM. les Amateurs d'Histoire naturelle[5]; c'est la plaquette dont j'ai parlé en commençant.

Quatre ans se passent encore. Garnier s'est marié; sa femme est morte, laissant deux enfants en bas âge. Poussé par la nécessité, il risque une nouvelle démarche : un de ses amis, le peintre Coupin Delacouprie, qui a donné des leçons à la fille du secrétaire général de l'Intérieur, intervient longuement auprès de ce dernier, qui saisit à nouveau, le 9 mars 1819, l'assemblée des professeurs du Muséum des offres du vieil artiste. Deux botanistes éminents, Jussieu et Desfontaines et van Spaendonck, le célèbre peintre

(1) Archives du Mus. 1812, 2e carton.

(2) Garnier demandait 30,000 francs.

(3) *Lettre écrite par les professeurs-administrateurs du Muséum d'Histoire Naturelle à S. Exc. le Ministre de l'Intérieur, Comte de l'Empire,* 23 septembre 1812. — Cette lettre signée *Laugier,* professeur secrétaire, est imprimée en tête de la brochure (*Catalogue,* etc.) de Michel Garnier, dont la découverte a provoqué le présent travail.

(4) Le livret du Salon de 1814 mentionne en effet, au nom de Michel Garnier, «*partie d'une collection de 140 tableaux, représentant des fruits de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, acclimatés aux îles de France et de Bourbon.*

(5) Notre exemplaire est, je le répète, daté du 6 septembre 1815.

de fruits et de fleurs, constituent un jury particulièrement compétent[1].

Le 23 mars 1819, ils présentent à leurs collègues un rapport fort élogieux sur l'œuvre qu'on leur a soumise en partie. «Nous pensons, écrit l'un d'eux, que difficilement pourrait-on engager un autre artiste qui aurait le même talent et nous pourrait faire connaître aussi bien ces fruits dont nous ne possédons qu'une partie que l'on nous a envoyée de temps en temps ou secs ou dans des liqueurs. Les couleurs en sont toujours altérées... ils n'étaient donc qu'imparfaitement connus de tous ceux qui ne les avaient point vus dans le pays même où ils viennent... Cette collection serait très bien placée au Muséum... où les naturalistes pourraient la consulter journellement; elle servirait encore utilement au cours d'Iconographie...; le Ministre pourrait en faire l'acquisition moyennant la somme de 15,000 francs à laquelle M. Garnier réduit aujourd'hui ses prétentions[2].»

L'assemblée approuve le rapport, mais décide que Son Excellence sera priée, *si elle juge à propos d'acquérir ces peintures, de vouloir bien en imputer la dépense sur des fonds étrangers à l'Établissement et destinés aux encouragements des Arts.*

15,000 francs à prendre sur les fonds des encouragements aux Beaux-Arts, c'est presque le tiers du crédit annuellement affecté à ce genre de dépenses; il n'y faut pas songer.

Le projet d'achat est abandonné. Michel Garnier, qui a dépassé 67 ans, ne tarde pas à succomber et son œuvre, dédaignée, vient échouer chez les revendeurs, où le Muséum l'acquerra plus tard pour une somme tout à fait dérisoire.

J'ai déjà dit qu'elle compte actuellement 127 numéros, c'est-à-dire à peu près la moitié des pièces qu'elle comprenait en 1815. Ce sont des peintures à l'huile sur papier, généralement un peu sèches, mais toujours très fidèles. Un bon nombre d'entre elles se font remarquer par une grande délicatesse de couleur et de jolis effets de lumière.

M. Bureau a bien voulu m'autoriser à vous présenter quelques spécimens choisis dans la collection; ils vous permettront d'apprécier à son juste mérite l'œuvre d'un artiste oublié et méconnu, dont notre Cabinet de Botanique pourra désormais se montrer justement fier.

[1] Arch. du Mus. 1819, carton I.

[2] Cela mettait les peintures à 100 francs la pièce environ, et Jussieu remarque dans une note annexée au dossier que c'est à peu près la valeur d'une des peintures de plantes et animaux sur vélin qui enrichissent la collection des dessins commencés par Gaston d'Orléans et conservés dans notre Bibliothèque.